

Devoir d'Histoire

À propos de CEUX QUI RESTENT, mis en scène par David Lescot

Sylvie Martin-Labmani, d'après un entretien avec le metteur en scène réalisé en juillet 2015

AUJOURD'HUI EN FRANCE, il reste seulement une dizaine de personnes qui ont survécu au Ghetto de Varsovie, dont on connaît mal ou peu l'histoire individuelle. À l'approche de la commémoration du soixante-dixième anniversaire du soulèvement du Ghetto, Paul Felenbok et Vlodka Blit-Robertson ont consenti à témoigner. Ils étaient de jeunes enfants à cette époque-là mais leur mémoire reste imprégnée de la tragédie. Après avoir recueilli la parole de ces rescapés miraculés, David Lescot en a fait un spectacle – le mot étonne mais le metteur en scène l'assume –, important, bouleversant, pour l'Histoire et pour le théâtre.

Né en 1936 et fils d'artisan (son père était joaillier), Paul Felenbok égrène calmement ses souvenirs de gosse au cœur du ghetto de Varsovie : son frère plus âgé, la place de la culture à la maison (lecture et musique), son père socialiste admirateur de Spinoza et son oncle qui était alors dirigeant du Bund¹..., les rafles en continu et les déplacements permanents dans des caches souterraines, les chevaux tués dans la cour et la fuite interminable par les égouts de la ville. Vlodka était sa cousine germaine. À peine plus âgée que Paul quand les persécutions antijuives ont commencé en 1939, elle a vécu comme lui cette période de terreur. Officiellement déclaré par les Allemands « Zone d'épidémie » en mai 1940, le quartier juif de Varsovie est devenu un ghetto en novembre 40, cerné d'un mur d'enceinte où cohabitaient 400 000 personnes en 1942. Famine et maladies, humiliations, violences et exécutions sommaires furent le lot quotidien des familles entassées ici. Vlodka, comme son cousin, se souvient avec une grande acuité des détails de l'Histoire collective aussi bien que des événements internes à leur famille : l'érection du mur du ghetto, la séparation de sa sœur jumelle et le départ de son père pour Londres... sa mère qui réparait des casques allemands en pensant à ces jeunes soldats tués. « Ma mère était sentimentale », se rappelle-t-elle. « Le problème, c'était la vie » résume Paul prosaïquement. Manger, résister aux épidémies et à la peur, vaincre les fantômes des cadavres qui les environnaient. Les discours s'imbriquent méthodiquement, intimes et politiques, la mort des parents ou des proches, l'Insurrection du Ghetto, le placement dans des familles polonaises et la vie après-guerre dans des Maisons d'enfants. Ce récit s'articule admirablement autour de la mémoire de Paul et Vlodka qui n'avaient que sept et douze ans en 1943. La grande Histoire est auscultée par la micro-histoire de ces deux-là : détails, zoom ou miroir grossissant ? L'approche est documentaire et personnelle à la fois,

puissante sans jouer des ressorts du pathos – inutile en l'occurrence.

Véronique, la fille de Paul Felenbok et administratrice de David Lescot a été le déclencheur de ce spectacle créé en 2013. « Ce n'est pas ma décision » – explique David – « Véronique m'avait parlé de son père qui était enfant à l'époque du Ghetto de Varsovie, et expliqué qu'il n'avait jamais parlé de ça en dehors de sa sphère privée. À l'approche du soixante-dixième anniversaire de ces événements, il se rendait compte de la nécessité de témoigner. Il était prêt à le faire maintenant. » Créateur de *La Commission Centrale de l'Enfance* qui aborde la question des colonies de vacances des enfants juifs communistes², David Lescot n'a pas immédiatement accepté cette proposition, en partie par refus de s'enfermer dans une logique identitaire. Mais la lecture de « Mon histoire résumée »³, un texte court, factuel, non publié et pas du tout littéraire l'en a convaincu. Paul Felenbok, devenu scientifique aujourd'hui, y annotait les choses qui lui étaient arrivées, pour lui-même. C'est ce document très personnel qui a intéressé, frappé et inspiré David Lescot.

Dès lors, le metteur en scène a très vite su comment travailler. L'entretien avec ces deux personnes serait son point de départ : « Poser des questions et répondre à des questions. Ensuite, les acteurs joueraient ces entretiens. La mémoire passerait par cette forme de questions et de réponses comme si elle était à chaque fois réactivée par ce déclencheur qu'est la question. » David Lescot s'attelle à ce travail sans préparation particulière préalable, « avec une certaine innocence » dit-il, en « profane de bonne volonté mais pas en spécialiste ». Il opère donc une sorte de mise à jour de ses connaissances historiques sur le sujet, se documente sur les personnes les plus importantes, tâche d'éviter la confusion courante entre l'Insurrection du Ghetto de Varsovie (1943) et celle de la Ville de Varsovie... et se met à recueillir les paroles de Vlodka et Paul sans tarder. Les entretiens sont relativement brefs, d'une durée de trois à quatre heures pour chacun. David Lescot était convaincu que cela suffirait parce qu'au fond ils y étaient préparés depuis longtemps : « Ils connaissaient leur histoire mieux que personne. Et puis il fallait prendre ce risque-là pour que ce soit vraiment des entretiens au présent et que cette matière-là ait du sens sur scène. Il y a à chaque fois une sorte de surprise et d'imprévu, dans les questions et dans les réponses. Ils paraissent parfois surpris par leur propre mémoire... » Pour l'auteur et metteur en scène, il fallait éviter la série d'entretiens avec des rendez-vous successifs,

1. Mouvement socialiste juif créé à la fin du XIX^e siècle dans l'Empire russe.

2. Enfant, David Lescot a passé ses vacances d'été dans les colonies de vacances de la Commission Centrale de l'Enfance

(CCE), où son père allait aussi.

Cette association fut créée par les Juifs Communistes français après la Seconde

Guerre mondiale, à l'origine pour les enfants des disparus. Elles existèrent jusqu'à la fin des années 80.

3. Ce témoignage a été lu au Mémorial de la Shoah en 2012.



Antoine Mathieu et Marie Desgranges dans CEUX QUI RESTENT, mis en scène David Lescot. Photo Vincent Pontet.

qui aurait conduit à une nécessaire compilation des faits et transformé la durée en présent. Le travail de réécriture est minimaliste. David Lescot procède à quelques coupes et cherche à rétablir un certain ordre chronologique, même si c'est une des choses les plus artificielles et impossibles à obtenir... Il ne change rien de la langue et de la manière de parler de chacun mais ajoute ici ou là quelques transitions pour faciliter la compréhension du spectateur. Il reformule des questions dans la langue des témoins, en conservant la qualité orale car chacun a un style très particulier, un type d'humour, des expressions : « Paul par exemple ne dit pas que sa scolarité a été chaotique mais chaotique. C'est très bien mais pas orthodoxe, étonnant pour un docteur astrophysicien, pour qui l'expression est une seconde nature. C'était plus compliqué pour Vlodka qui parlait anglais avec un accent juif polonais (pas yiddish). Il fallait régulièrement lui demander de répéter ou préciser ses réponses. Cela nécessitait une attention permanente et créait une sorte de tension que l'on sent dans l'entretien. Paul a un usage plus fonctionnel de la langue et une certaine forme d'humour. Tous deux parviennent à avoir de la distance par rapport aux faits énoncés. C'est très important. Il arrive même qu'on rit... Je ne voulais pas faire une cérémonie macabre. »

Si la forme du spectacle est choisie en amont, les comédiens le sont également. Marie Desgranges incarne Vlodka et Antoine Mathieu joue le personnage de Paul. Il s'agit d'un duo, d'un dialogue entre un intervieweur et un interviewé qui sont joués en alternance. Avec

seulement deux chaises pour décor, les comédiens changent d'assise et passent régulièrement du rôle de l'historien questionneur à celui du rescapé. En glissant simplement un châle sur ses épaules, Marie devient subrepticement Vlodka. Les repères dans le temps sont étonnamment chamboulés par le présent de la représentation. Les spectateurs sont propulsés dans le passé de cette tragédie de la seconde Guerre mondiale et dans l'ici et maintenant du théâtre. Les comédiens n'ont plus d'âge. « On voit bien qu'ils n'ont pas quatre-vingts ans (ils nous disent qu'ils sont nés en 31 et 36), mais ils jouent comme s'ils étaient les personnages. Comme s'ils se remémoraient à chaque fois cette Histoire, pour la première fois. C'est un jeu conscient avec ce que le théâtre peut faire et produire d'étrange. » Quoiqu'éduqué au théâtre dans une pensée brechtienne et rationaliste, David Lescot pense avoir abordé ce spectacle-là dans une veine plus kantorienne, voire mystique. Le metteur en scène évoque quelque chose qui a voir avec le spirituel, voire le spiritisme. Les transformations à vue toutes simples, qui permettent un changement d'identité instantané, rappellent en effet le mythe du Dibbuk. Selon la mythologie juive d'Europe de l'Est, un esprit peut habiter le corps d'un individu, lui rester attaché ou être exorcisé.

Magie du théâtre mais sans ses artifices, « théâtre-document » remarquablement interprété par deux comédiens habités, l'on croirait voir ces enfants vivre dans l'enfer d'un autre temps. Le texte vient de paraître aux Éditions Gallimard dans la Collection Haute Enfance⁴.

4. CEUX QUI RESTENT, Entretiens avec Wlodka Blit-Robertson et Paul Felenbok, Collection Haute Enfance, Gallimard, Parution : 15 octobre 2015.